

taine chez les protestants. Le reste (les pauvres, les délaissés, les paresseux), un tiers environ, ne fréquente aucune école.

On le voit, nous pouvons gagner encore et nous gagnerons. L'impulsion est donnée : on vient à nous de toutes parts. A intervalles réguliers, des enfants se détachent des écoles schismatiques. Et combien, quand arrive l'âge de commencer à lire, au lieu d'aller au Djemaran, comme leurs aînés, entrent chez nous.

Hélas ! le principal obstacle, nous le trouvons chez nous, et déjà, nous commençons à en souffrir. Ce n'est pas impunément que la population d'une école augmente. A brève échéance, la place fait défaut. Déjà, l'an dernier, nous avons dû bâtir. Voici que les classes trop nombreuses ne contiennent plus leurs élèves ; les maîtres ne suffisent plus à la tâche. Il faut encore agrandir, il faut se développer.

\* \* \*

Une autre nécessité non moins urgente s'impose. Jusqu'à ce jour tous les enfants, pauvres et riches, assis côte à côte, suivaient les mêmes cours. Bel exemple d'égalité, mais qui entraînait plus d'un inconvénient.

Les pauvres n'ont pas le temps d'apprendre longtemps. Dès qu'ils peuvent travailler, les parents les retirent de l'école et les envoient gagner dix piastres (quarante sous) par semaine. Ils auront donc commencé des études qu'ils ne devaient pas achever. Par contre, faute d'être restés assez longtemps, il leur manquera peut-être des connaissances essentielles, et, pour eux, le profit de l'école sera mince. Les autres, ceux qui poursuivent jusqu'au bout, ne souffrent pas moins de cette situation. Ils sont retardés dans les débuts par cette multitude d'enfants qui entrent à l'école pour en sortir peu après.

Il faudrait séparer les deux catégories. Aux premiers, on donnerait un programme comprenant l'essentiel, et qu'ils